

Cher oncle William¹

Ce pouvait être en 1958. William Rochat-Killer, de la grande famille des Titouillon, et son neveu Gaston Rochat, laitier au village, étaient accoudés à la barrière du virage de la boulangerie et de la laiterie, face aux champs de la Sagne qu'ils contemplaient d'un œil rêveur. Et au soleil. Parfaitement. Au soleil du début de ce mois de décembre où il faisait un temps à aller se promener ² dans les bois, et sans casquette, la tête nue, plutôt qu'à rester dans ses caves à emboîter des vacherins.

Ca ne tirait pas !

Donc l'oncle et le neveu étaient là, avec leurs caves bien remplies qui les attendaient. Mais y aller pourquoi, puisqu'il n'y avait même pas de commandes ? D'ailleurs on n'était quand même pas coupable de s'accorder cinq minutes pour prendre l'air et échanger quelques considérations sur le métier, non ?

William tout particulièrement se lamentait, Gaston Rochat, le laitier, ayant toujours pris les choses avec un certain détachement, sans trop penser au lendemain.

- C'est foutu, qu'il disait, William. Cette année, ce n'est pas comme d'habitude. Je ne sais pas ce qu'ont les gens, mais ils n'achètent plus. Et puis tu verras, Gaston, ces prochains jours, ça ne veut pas mieux aller. Et nous, on va rester avec nos vacherins trop mûrs sur les bras. On sera dans une sacrée mistoufle.

Et il pleurait, William, il pleurait. Il pleurait comme seul sait le faire un bon affineur quand ça ne tire pas. Alors qu'il lui faut, non plus seulement le mouchoir à carreaux pour s'essuyer les larmes, déjà de bonne taille et qui vous cache toute la figure quand vous vous mouchez, mais carrément le fleurier !

Eh oui, ça ne tirait pas. Il faisait vraiment trop beau. On voyait passer sans arrêt des gens qui eux aussi profitaient de ce bon soleil. Ce n'est pas ça d'ailleurs qui allait arranger les affaires. Surtout pas celle des affineurs.

¹

² Commerce William Rochat-Killer. Commencé en 1935, alors que William Rochat quitte Rochat & Cie dont il était l'un des quatre fondateurs. Installation dans la maison Jules-Jérémie Rochat dont il utilise les caves inoccupées tout en étant locataire du dernier étage, juste sous le toit.

Vente du commerce en 1964 à Alexandre Borgeaud qui abandonnera lui-même l'affinage en 1972.

- Mon Dieu, oui, quelle mistoufle, qu'il disait, William. Des caves pleines de vacherins et point de commandes. Et même des vacherins qui ne peuvent plus attendre, qui sont déjà bien assez faits et qui vont commencer à couler en bas des tablars. Qui sait qui les voudra, hein, quand ils n'auront plus rien que deux croûtes, et que le jus se sera répandu dans la rigole du milieu ? Justes bons pour la caisse, oui, pour les cochons ou les renards, quand on ira te les balancer dans une laisine sur un pâturage ou te verser tout ça au Creux Martinet. Quel métier. Je vais vous plaquer tout ça, moi. C'est la dernière année. La toute dernière. On ne gagne plus sa vie avec un fourbi pareil, Gaston. Et dire que les gens au village, ces grands jaloux qu'ils sont, ils croient qu'on s'en met plein les poches, et presque sans rien faire en plus.

Ce n'était donc en rien le bonheur au pays des marchands de vacherin.

On se lamentait encore à deux, quand soudain se pointa la tante Mathilde, là-bas, devant la maison chez Will où William affinait ses vacherins. Sèche comme une couique, avec plus rien sur les os, décharnée, oui, à vous faire peur, et surtout pas à faire de vieux os ici-bas, la pauvre. Elle s'approcha un peu, et sitôt qu'elle fut assez près pour se faire entendre, elle cria à son mari de son inimitable accent d'Outre-Sarine à couper au tranche-légume :

- Tu peux fenir «poïter », Filliam, y a « tes commandes » !

Et c'est ainsi que Filliam partit avec la tante Mathilde vers la maison et que Gaston Rochat, laitier, ne revit plus son oncle, ni ce jour-là, ni les suivants de ce mois de décembre, qui avait été finalement excellent à tous points de vue. Au point même que Filliam, quelques mois plus tard, ayant naturellement oublié ses misères pour ne plus penser qu'à la joie d'une belle série de journées d'emboîtement, put dire à son voisin :

- Tu te rappelles, Gaston, ces commandes que l'on avait eues au mois de décembre ? Les gens se les arrachaient. Ils nous dépiaient !

Cher oncle William, dans le fond si peu connu, qui passait mener ses fardeaux de vacherin à la gare avec le cheval et le char à brancards de Pedzi sur lequel il avait fixé un pont de fortune.

Il passait lui aussi le soir, juste avant l'heure du train, dans un grand roulement de tonnerre. Tonnerre, mais c'est que c'était la grande épopée du vacherin au village où ils étaient neuf affineurs à gémir ou à se regarder de coin. Pas que le voisin surtout aille en vendre plus que soi-même ! C'aurait été comme un coin dans le cœur.

Et c'était surtout ce qu'on appelle aujourd'hui le bon vieux temps !